

Victor Segalen (1878-1919)

DÉPART

之於王
所青西
憩鳥征

Ici, l'Empire au centre du monde. La terre ouverte au labeur des vivants. Le continent milieu des Quatre-mers. La vie enclose, propice au juste, au bonheur, à la conformité.

Où les hommes se lèvent, se courbent, se saluent à la mesure de leurs rangs. Où les frères connaissent leurs catégories ; et tout s'ordonne sous l'influx clarificateur du Ciel.

○

Là, l'Occident miraculeux, plein de montagnes au-dessus des nuages ; avec ses palais volants, ses temples légers, ses tours que le vent promène. Tout est prodige et tout inattendu : le confus s'agite : la Reine aux désirs changeants tient sa cour. Nul être de raison jamais ne s'y aventure.

○

Son âme, c'est vers Là que, par magie, Mou-wang, l'a projetée en rêve. C'est vers là qu'il veut porter ses pas. Avant que de quitter l'Empire pour rejoindre son âme, il en a fixé, d'Ici, le départ.

On a le choix, dans les *Stèles*. Tout *invite*.

J'ai penché pour ce *Départ*, qui se trouve dans la première section, *Stèles face au Midi*.

Cela fait longtemps que l'Empire du Milieu veut rejoindre l'Occident : bien avant que les dames romaines aient pris l'habitude de porter de la soie, que leur faisaient parvenir les caravanes qui atteignaient les rivages du Proche Orient, un empereur de Là-bas (qui est *Ici*, dans le poème) rêva de parvenir à l'Ouest lointain, et de l'assimiler.

On a l'impression, dans les jours que nous vivons, que l'Empire a enfin atteint ce but, et est devenu la quintessence de l'Occident : il nous a emprunté notre penseur le plus pertinent quant à l'état de la misère du monde, au moment où il commençait à s'éveiller (façon de parler : l'opium, sur son berceau, puissant narcotique imposé !), et en a fait une icône pour justifier ses raideurs idéologiques et les pratiques totalitaires du libéralisme économique devenu fou et passé en phase terminale, qui nous attendent tous : Marx est passé père de monsieur Mao, grand-père de monsieur Teng, et grand-oncle de Monsieur Xi (prononcez [si] et non comme ça s'écrit, car là est la Ruse de l'Histoire : les Mandarins modernes nous ont fauché l'alphabet latin pour transcrire leur idiome, mais en pervertissant nos codes d'énonciation !) ; l'Empire nous envoie ses produits manufacturés (on lui a fourni les clés de l'atelier et comme il a la main d'œuvre abondante, et bien conditionnée, il a dit *banco*) comme ses épidémies ; et les règles de la communication entre états en sont bouleversées, les rapports de force s'inversent, et le contrôle des données passe aux monstres. On se dit que les uns et les autres – verroterie électronique, germes proliférants – sont de nature identique, apparaissant comme les marques *mêmes* de la mondialisation. Laquelle est donc en soi une vaste et obscène activité virale : tout le monde y couche avec tout le monde, et tout le monde vit de fausseté partagée – informations biaisées, sourires et menaces équivalents en diplomatie, marchés truqués, surenchères.ⁱ

Mou-wang (*wang* veut dire « roi », comme dans 國別, *guónáng*, « souverain », *guó* étant le « pays »), le « roi magnifique », fut le troisième souverain de la dynastie de Tcheou (il suivait Wen et Wou : vous les croiserez dans la traduction du *Shijing* – le *Chen King*, comme disait le père Couvreur, SJ, le *Livre des Poèmes* recueillis par Confucius – par Pierre Vincclair, et dans celle d'Ezra Pound) ; il eut une lubie en 989 av. JC : il lui prit l'envie d'aller voir ailleurs s'il était bien toujours chez lui. Lie-tseu rapporte la légende : Un magicien serait venu de l'Ouest, se serait rendu maître des esprits du souverain, lui procura les moyens de faire voyager son âme : les taoïstes sont habiles en expédients magiques efficaces. Le roi désira donc aller voir dans le réel ce qu'il avait vu dans ses songes. Il partit en char attelé de beaux chevaux ; un de ses mandarins conduisait. Il parvint au royaume de *Si-wang-mou*, la mère du roi occidental. Échange de présents. Les historiens persans prétendent pour leur part qu'il visita en effet la Bactriane et la Mésopotamie ; mais des missionnaires chrétiens affirment qu'il s'agit d'une interpolation de l'histoire de Salomon et de la reine de Sabah, et d'autres missionnaires ne sont pas d'accord : le fait chinois et le fait judaïque sont d'essence différente ! Pauthier le sinologue (1801-1873) pense que *Si-wang-mou* serait la forme chinoise de S'akya-Mouni, c'est-à-dire Bouddha en Inde (devenu Fo en Chine). Bref, toujours est-il que le roi ramena de son voyage des artistes qui lui bâtirent des palais et des jardins de facture agréable. Les « chiens de barbares », les Kiouan-Joung, eurent affaire à Mou-wang, eux aussi : ils lui offrirent en tribut des sabres protecteurs (d'où découle la production de quelques films spectaculaires), et une étoffe nommée *ho-boan* (je conserve l'orthographe savoureuse ancienne) qui protège du feu – sans doute de l'amiante, pensaient les Grecs qui, eux, fréquentèrent les Brahmanes anachorètes. La mondialisation a par conséquent de beaux jours *derrière* elle !

Le Mou-wang de Segalen a donc subi la séduction de l'*ailleurs*, personnifié par « la Reine aux désirs changeants », au rebours, en quelque sorte, de ce qu'ont connu les voyageurs d'Occident, de Marco Polo à Loti. Le « prodige » est illusoire. Et le lecteur des *Stèles* évitera de suivre ces routes-là : la première strophe l'énonce clairement, la terre où l'on habite sous le Ciel, « ouverte aux vivants », est le lieu de *l'ici* où le *soi* trouve à se sentir entouré de semblables, et où règne le « juste », où l'ordonnance des choses est assurée. L'*ailleurs* est un « mensonge ».

Les *Stèles face au Midi* sont disposées vers le Sud, comme les palais et les trônes d'où partent les édits impériaux.

Départ : c'est, à la fois, le fait de partir et celui de partager un territoire – soit les deux rapports au monde que distingue Segalen, entre *Ici* et *Là*. *Ici* est le lieu où je me tiens, c'est le lieu de l'ordre, où règne la raison ; et *Là*, le lieu du désordre, qui sollicite le désir, est illusoire. L'exotisme : perception du *divers* ; mais aussi, piège. Miroir déformant.

Avec Segalen, on apprend à se lire soi-même. Sa Chine est un centre de tri, où l'aspirant-*exote* réfléchit sur ce qui le pousse à devenir ce qu'il doit être s'il veut habiter le monde et s'habiter lui-même.

Segalen n'a jamais atteint le *Thibet* (son nom : *Bod-yul*) de son désir ; la Grande Guerre l'a rattrapé, il a fallu rebrousser chemin ; mais en revenant, Segalen a croisé son double, qui *y* allait. Dans *Équipée*, il fait le récit du cheminement. Si l'on n'a pas *Équipée* sous la main, on peut aisément en avoir [un exemplaire en ligne](#), le texte est passé dans le domaine public (avec une préface par moi-même, je m'excuse) :

Nathaniel Tarn a donné une version anglaise (non complète) des *Stelae*, Unicorn Press, 1969 ; je la signale comme un petit présent à se faire. C'est une version délicate.

A Wuhan, si l'on y passe un jour, on va visiter le Pavillon de la Grue Jaune – magnifique. Par contre, la circulation ! Là se trouve l'usine Peugeot, et tout le monde vrombit dans la fumée d'échappement en tirant sur le clope avec nervosité et tenant le mégot entre majeur et annulaire. Et le code de la route est une ligne de conduite virtuelle, étrangère à la conduite réelle, à l'évidence.

Quand vous voyez un cadavre d'accidenté sur la route en Chine, ne vous arrêtez surtout pas : ce serait signaler aux autorités que vous êtes le probable assassin !



Tour de la Grue jaune, peinte par Xia Yong (dynastie Yuan)

ⁱ Dieu (façon de parler, toujours !) merci, on rigolait encore un peu récemment, et le marché affichait ses failles: en Chine, il y a 25 ans, si l'on voulait faire plaisir à ses hôtes, on leur offrait du Chanel n° 5, par exemple ; sur le marché parallèle, se vendait alors du Chanel n° 9, qui n'a jamais existé qu'en Chine, dans le fantasme du droit au bonheur de la consommation futile... ça a dû évoluer... peut-être... L'illusion se nourrit de pacotille ; la pacotille ressemble de plus en plus à la centrale d'achat qui la met sur marché : la fabrique de l'horreur. Orwell a décrit l'avenir : nous y sommes ; il n'y a plus d'avenir – seulement un long présent saturé.

Pour être ici complet, signalons qu'il existe un texte d'antan, qui décrivait le passage du relais des civilisations, du moins l'interrogation de l'Occident sur cet avenir-là : *Le Yalon*, de Paul Valéry (in *Regards sur le monde actuel, Œuvres*, Pléiade, tome 2, page 1016 sq.). Le Chinois s'adresse à l'Occidental, avant de *s'effacer* sur une plage vide, dans le petit récit de la rencontre : « ... [notre écriture] est politique. Elle renferme les idées. Ici, pour pouvoir penser, il faut connaître des signes nombreux ; seuls y parviennent les lettrés, au prix d'un labeur immense. Les autres ne peuvent réfléchir profondément, ni combiner leurs informes desseins. Ils sentent, mais le sentiment est toujours une chose enfermée. Tous les pouvoirs contenus dans l'intelligence restent donc aux lettrés, et un ordre inébranlable se fonde sur la difficulté et l'esprit. » (De quoi l'on peut inférer que le *pinyin*, le système artificiel de la transcription, destiné officiellement à faciliter la communication, est de fait l'instrument de la confusion nécessaire, destiné à servir les intérêts de la *puissance à l'œuvre* : le lettré inventeur de la chose avait bien pour fin de fournir les moyens de la domination. Les signes – les *caractères* – restent le domaine réservé ; la transcription est un leurre.)

L'Occidental, dans le texte de Valéry, termine la relation de sa rencontre avec l'Oriental sur deux pages de confusion, précisément : « Je regarde. Le Chinois était déjà très petit sur le sable, regagnant les bosquets de l'intérieur. Je laisse passer quelques vagues. J'entends un mélange de tous les oiseaux légèrement bouillir dans la brise ou dans une vapeur d'arbustes, derrière moi et loin. La mer me soigne.

À quoi penser ? Pensai-je ? Que reste-t-il à saisir ? Où repousser ce qui maintenant me caresse, satisfaisant, habile, aisé ? Se mouvoir, en goûtant certaines difficultés, là dedans, dans l'air ?... Tu me reposes, simple idée de me transporter si haut, et, au moindre élan, si près de toute pointe de vague qui crève ; ou d'arriver vers chaque chose infiniment peu désirée, avec nul effort, un temps imperceptible selon d'immenses trajets, amusants par eux-mêmes, si faciles, et revenir... » Etc.

Bref, l'Occidental prétend encore penser, et ne sait plus quoi penser, ni comment, et il se livre à l'élément – la « vague qui crève », ou le songe d'une arrivée dans l'inconnu, qui cependant permet encore un retour ! Valéry, comme nous tous, se persuade finalement que « le changement est nul. Le temps ne marche plus. Ma vie se pose ». Il se juge encore maître de son esprit, et apte à « reconstruire » ce qui lui a échappé. Il se couche dans le lit de sa « raison ». Mais la nage dans la mer – la matrice de la pensée occidentale, le « sel » d'Homère qui nourrit toute la pensée grecque – est devenue problématique, quoiqu'affirmée encore comme la solution, et les vagues sont à combattre ou à dompter : « ... Je revis au lointain dans le premier bruit du moindre qui ressuscite, au seuil du large. La force me revient. Nager contre elles, – non, nager sur elles, – c'est la même chose ; debout dans l'eau où les pieds se perdent, le cœur en avant, les yeux fondus sans poids, sans corps... »

Nager-contre, nager-sur : même chose, dit Valéry.

C'est à voir ! Les pieds, dit-il, se perdent....
La vague nous dit peut-être que notre corps nous échappe.



Monodigitypist (dixit R. Creeley, de lui-même, ailleurs)



Segalen en Chine, médecin de soi-même, au travail